

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49810

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Zurich, Klopstock à Hambourg, Wieland, Herder, Goethe, Charlotte von Stein à Weimar, etc.). Tout cela permet aussi de nourrir le *Liber amicorum* d'autographes plus ou moins illustres et, dans les pays francophones, de s'exercer à »l'heure française«, ces moments de conversation dans la langue de Voltaire, dont on visite Ferney et le cénotaphe le 9 juillet 1789. Les notations sensibles sont rares, ce n'est guère l'affaire du relateur, dont le devoir d'état est de rendre compte des actions convenables des deux princes; un peu de »romantisme« (p. 79) n'est cependant pas hors de propos dans les montagnes suisses ou à »Chamouni« devant le spectacle de la mer de glace. S'il est assez souvent question, dans le journal de Ketelhodt, de bibliothèques et de leur raretés imprimées ou manuscrites, il n'est pas sûr que cela témoigne de l'intérêt des jeunes princes, qui, en revanche, fréquentent volontiers les théâtres où l'on soupçonne quelques occasions de s'amuser, outre celle de voir jouer des nouveautés (»Kabale und Liebe« à Hambourg). Ce récit très collet monté n'accorde à l'émotion du voyage que le minimum nécessaire à un exotisme culturel ou social qu'il n'est pas malséant de souligner. Quelques mots de français parsèment çà et là la relation, en particulier à Berlin où la reine Friederike Luise »zum Dejeuner invitirt«, mais nos jeunes gens apprennent aussi l'anglais, une langue d'avenir et protestante. Divers documents, dont les réflexions inscrites par les deux princes et leurs compagnons sur le *Liber amicorum* de Lavater, complètent la moisson faite dans les archives. Une solide annotation, un index des noms rendent très utilisable cette édition pour de futures comparaisons avec d'autres voyages du même type.

François MOUREAU, Paris

Owen CONNELLY, *The Wars of French Revolution and Napoleon, 1792–1815*, Abingdon (Routledge) 2005, IX–270 p., 20 cartes, ISBN 0-415-23984-2, GBP 18,99.

On ne pourra faire à O. Connelly le reproche qu'adressent parfois les historiens de l'Europe continentale à leurs collègues anglo-saxons de n'utiliser que des ouvrages en langue anglaise. Non seulement il cite De Gaulle et Giap, mais sa considérable bibliographie comporte la mention de nombre d'ouvrages en français, allemand espagnol (et même catalan), italien, russe. Aussi est-on surpris de ne pas voir apparaître les noms des historiens J. Delmas (Français) ou D. Reichel (Suisse) dont les travaux sur Napoléon et Davout ne peuvent être négligés. De même, seuls sont cités les fonds d'archives publiés, comme les Archives de la Bastille. Le nom même de Service historique de l'Armée de Terre (devenu Service historique de la Défense) n'est pas cité.

Manifestement l'ouvrage de O. Connelly répond au besoin de connaissance d'un large public américain peu informé de l'histoire des pays européens. Affirmer que les guerres de la Révolution sont moins connues que celles de Napoléon est vrai en ce qui concerne la littérature pour grand public, mais beaucoup moins pour la production scientifique du dernier demi-siècle. De plus, quelques jugements abrupts ne laissent pas d'étonner. Ainsi lit-on page 13: »Louis XIV a négligé sa marine.« Cela dit, l'ouvrage témoigne d'une louable rigueur de précision et d'exactitude de l'exposé relatives aux noms, effectifs, organigrammes, opérations, dates (voire heures) et sur ce plan constitue une estimable mise au point de nos connaissances des opérations avec quelquefois un éclairage original, utile aux lecteurs français parfois figés dans une vision traditionnelle. Si l'auteur reprend la plupart des »mots« restés célèbres, il s'efforce de présenter un Napoléon plus sensible que le masque qu'il s'est donné et qu'on lui a donné. Au lieu du propos cynique qu'il aurait tenu devant le charnier d'Eylau, on le voit témoigner d'une réelle émotion. Le génie de Napoléon est la faculté d'improvisation, aussi »bien dans la victoire stratégique d'Ulm que dans la victoire tactique d'Austerlitz«, mais à partir de 1810, l'empereur éteint le général et O. Connelly insiste à juste titre sur les effets de l'âge, ce qui n'exclut pas le sursaut de 1814

dans la campagne de France. Les succès de Napoléon sont dûs en partie au métier acquis par ses généraux, héritiers des structures militaires léguées par l'Ancien Régime et de l'impétus révolutionnaire. Napoléon reconnaissait que les facteurs moraux sont pour les trois-quarts la cause des victoires. Cependant à partir de la cinquième coalition, face à des adversaires ayant tiré la leçon de leurs échecs, Napoléon a de plus en plus recours au nombre et à la puissance de feu, l'action de l'artillerie remplaçant celle des voltigeurs. Or les possibilités matérielles comportent toujours des limites. En 1809, Napoléon peut encore maîtriser une armée de 250 000 hommes. Il n'en est plus de même en Russie avec 611 000 hommes, 250 000 chevaux, 2000 canons, d'autant plus que si l'espace s'est accru, la vitesse des déplacements n'a pas augmenté. Il a été démontré que le désordre avait commencé dès le départ.

Pour O. Connelly, les guerres de la Révolution et de l'Empire ne marquent guère un point tournant dans l'évolution de l'art militaire, mais bien une étape vers la guerre de masse dont 1914 est l'apogée.

André CORVISIER, Paris

Goethes Weimar und die Französische Revolution. Dokumente der Krisenjahre, sous la dir. de W. Daniel WILSON, Cologne, Weimar, Vienne (Böhlau) 2004, VI-741 p., ISBN 3-412-14203-4, EUR 59,90.

Depuis 1985, grâce à plusieurs études et à la publication de documents, W. D. Wilson cherche à corriger l'image traditionnelle de Weimar et à éclairer d'une façon nouvelle personnages et problèmes de ce cercle. Le présent ouvrage s'inscrit dans la même ligne; il présente dans un ordre chronologique 572 documents, qui vont de quelques lignes à une dizaine de pages; 361 sont inédits, d'autres avaient déjà été publiés, parfois de façon partielle seulement.

D'origine diverse, les uns sont tirés du Hauptstaatsarchiv de Thuringe, les autres de la correspondance politique de Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach et de celle que le duc entretenait avec Goethe, de l'édition des papiers administratifs de ce dernier, de l'importante correspondance du conseiller Christian Gottlob Voigt, publiée par H. Tümmler, le tout complété par des lettres d'autres Conseillers, de Wieland, Herder, Schiller, Knebel, Charlotte von Stein et de bien d'autres personnages ainsi que de messages provenant de sources diverses.

Ce qui surprend à première vue, c'est que ces documents, qui couvrent 614 pages, ne concernent qu'une courte période, allant de janvier 1792 à décembre 1793. Le choix de ces dates s'explique d'une part par le fait qu'elles sont jugées »décisives pour le jugement porté sur la révolution par des »Außenstehende« (p. 2) et sans doute aussi par le fait que la crise, au cours de laquelle les étudiants s'opposèrent aux autorités de l'Université de Iéna et du gouvernement de Saxe-Weimar, occupe toute cette période. À l'origine de cette crise, qui culmine avec l'exode des étudiants en juillet 1792, se trouve l'interdiction ducale d'un tribunal d'honneur étudiantin et surtout des sociétés secrètes organisées par les étudiants. Bien que celles-ci soient combattues par d'autres étudiants et qu'elles n'aient concerné au début qu'environ deux cents personnes, la punition et la relégation de quelques agitateurs et responsables leur permirent d'organiser d'importants rassemblements avec tapage nocturne et chants libertaires. À l'appel des habitants ou des professeurs apeurés, le Conseil secret envoya un détachement de hussards, ce qui suscita de nouveaux conflits, les étudiants projetant d'en découdre avec les soldats. En fait ce sont des bagatelles, conduisant à une affaire d'honneur (p. ex. l'étudiant qui marchait sur l'éperon d'un camarade et qui se faisait traiter de malotru) qui faisaient problème et suscitaient des remous. Ce qui est surprenant, ce n'est pas tant l'importance que les étudiants leur attribuent, mais le fait que de telles affaires remontent jusqu'au commissaire du gouvernement, voire jusqu'au duc.